

Voix plurielles

Revue de l'Association des professeur.e.s de français des universités et collèges canadiens (APFUCC)



Maëlle Dupon. Vènus a l'escorpion / Vénus en scorpion

Catherine Parayre

Volume 21, numéro 1, 2024

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1111551ar>

DOI : <https://doi.org/10.26522/vp.v21i1.4695>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des professeur.e.s de français des universités et collèges canadiens (APFUCC)

ISSN

1925-0614 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Parayre, C. (2024). Compte rendu de [Maëlle Dupon. Vènus a l'escorpion / Vénus en scorpion]. *Voix plurielles*, 21(1), 134–135.
<https://doi.org/10.26522/vp.v21i1.4695>

© Catherine Parayre, 2024



Cet document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Maëlle Dupon. *Vènus a l'escorpion / Vénus en scorpion*. Landorthe : Reclams, 2021. 198 p.

Auteure occitane et francophone montréalaise, Maëlle Dupon réussit ici une œuvre puissante sur comment la langue nous fait (ou nous défait) lorsque celle-ci, minoritaire, habite un être entier pris dans les rouages d'une identité à tout moment négociée. Le récit poétique qu'elle compose, s'adresse à deux groupes de lectrices et lecteurs géographiquement éloignés, d'une part les occitanophones du sud de la France, dont la langue n'est plus transmise et s'apprend de nos jours dans un acte volontaire dans un milieu qui ne la parle pas ; d'autre part, les francophones québécois, majoritaires dans leur province, minoritaires partout ailleurs en Amérique du Nord, dont la langue est pratiquée avec une détermination tout à la fois politique et culturelle. Le français, minoritaire mais officiel au Canada, est la langue dominante qui étouffe les autres langues de France, y compris l'occitan à peine toléré comme un effluve du passé dont le centralisme parisien se passerait volontiers. La position de la poète occitane émigrée à Montréal témoigne de la complexité qu'il y a à parler une langue qui n'appartient pas à une hégémonie. Dupon revendique son choix d'écrire dans une langue littéraire (l'occitan) qui continue de produire des œuvres vives depuis les troubadours médiévaux, alors même qu'elle est tombée en désuétude.

Pour les lectrices et lecteurs de littérature canadienne francophone, certains passages de l'ouvrage rappelleront sans doute certains thèmes de la littérature franco-canadienne (hors Québec), en particulier franco-ontarienne du vingtième siècle. Comment ne pas penser au célèbre poème « je suis le franco-ontarien » (1979) de Patrice Desbiens à la lecture, dans *Vènus a l'escorpion / Vénus en scorpion*, des lignes suivantes : « Je suis l'itinérant aux dents sales à la sortie Guy-Concordia. Je suis le dépanneur ouvert jusqu'à 23 h pour une dernière bouteille », etc. Peut-être souhaitera-t-on aussi trouver quelques échos de la pensée de François Paré qui a publié plusieurs ouvrages sur la pensée et la production culturelle des Franco-Ontariennes depuis les années 1960, en particulier sa théorisation de la notion de distance en milieu linguistique minoritaire, par exemple dans *La distance habitée* (2003). La distance habitée de la néo-Montréalaise est celle de l'immigration ; le début de son récit s'ouvre à Berlin en Allemagne ; la ville d'origine – Montpellier, au sud de la France – existe dans le souvenir.

Les amateurs et amatrices de littérature occitane retrouveront dans *Vènus a l'escorpion / Vénus en scorpion* la figure du dernier locuteur – de la dernière locutrice – chère à Jean Boudou/Joan Bodon et, en filigrane, de nombreuses références à son *Livre des grands jours / Lo*

livre dels grands jours (1964), dans lequel le protagoniste – le dernier locuteur occitan qui se remémore le passé prestigieux de sa langue au douzième siècle – agonise en chantant une chanson occitane. Comme le mourant du *Libre dels grands jorns*, la protagoniste de *Vènius a l'escorpion / Vènius en scorpion* célèbre sa langue mais, même si elle mène une vie précaire, tout comme le dernier locuteur de Bodon, et, comme lui, conduit de fascinants parallèles entre un quotidien difficile et son identification avec la langue occitane, elle reste farouchement optimiste quant à la survie de la langue. Mort en 1975, Boudou a été témoin de la mort de sa langue. Au vingt-et-unième siècle, Dupon affirme sa survie en tant que langue littéraire.

Revenons à Montréal : l'histoire est celle d'une jeune femme qui aime la littérature et la vie, qui vend son sang pour vivre, qui est passionnément amoureuse, qui aime son indépendance. Elle raconte Montréal, sa géographie ; elle s'y perd, y erre, s'invente une vie ténue sur un fil fragile – tout comme le fait ailleurs le personnage de Boudou qui quitte son lieu de vie et s'invente une nouvelle vie à Clermont-Ferrand, au nord des terres occitanophones et découvre la précarité, l'errance. A Montréal, la jeune occitanophone découvre que « la vie se continue », à l'abri du Saint-Laurent et des lumières de la nuit.

Catherine Parayre